

texte

Rébecca Déraspe

en collaboration avec

Annick Lefebvre

mise en scène

Alexia Bürger

pd's 2021

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

4 - 21 novembre 2021

création

Les Filles du Saint-Laurent

texte **Rébecca Déraspe**
en collaboration avec **Annick Lefebvre**
mise en scène **Alexia Bürger**

avec

Annie Darisse Mathilde Champagne
Marie-Thérèse Fortin Anne Tremblay
Ariel Ifergan Martin Pouliot
Louise Laprade Rose Arsenault
Gabrielle Lessard Charlotte Bergeron
Marie-Ève Milot Lili Larose
Émilie Monnet Manon Hébert
Elkahna Talbi Le Fleuve
Catherine Trudeau Dora Abel
Tatiana Zinga Botao Élodie Roy

assistanat à la mise en scène **Stéphanie Capistran-Lalonde**
scénographie **Simon Guilbault**
costumes **Julie Charland** assistée d'Yso
lumières **Marc Parent**
musique **Philippe Brault**
accessoires **Julie Measroch**
maquillages et coiffures **Angelo Barsetti**
conseil au mouvement **Wynn Holmes**
direction de production **Marjorie Bélanger**
direction technique **Simon Cloutier**

AUTOMNE 2021

Petit Théâtre

du 4 au 21 novembre

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

spectacle en québécois • durée estimée 2h

création à La Colline

production Centre du Théâtre d'Aujourd'hui – Montréal

coproduction La Colline – théâtre national

Le texte de la pièce est paru aux Dramaturges Éditeurs – Montréal

régie générale **Muriel Dornic** régie son **Alice Morillon** régie lumière **Lison Foulou**

habilleuse **Sonia Constantin** accessoiriste **François Bombaglia**

Le décor du spectacle a été réalisé par l'atelier de construction de La Colline.

sur la route

du 18 janvier au 12 février 2022 au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui – Montréal

Le Monde Télérama¹

TRANSFUGE

*Nouvelles
Écoutes

L'état de choc

Grandir sur les berges du fleuve Saint-Laurent, c'est se lier à lui pour toujours. C'est le chercher dans chaque recoin du monde. Parfois, je le vois comme une grande veine qui fait battre le ventre du Québec. D'autres fois, je l'imagine plutôt comme une colonne vertébrale supportant le territoire de mon pays (et un peu celui de mon corps aussi). Le fleuve Saint-Laurent est fait de vies, il est indomptable par grands vents, aussi puissant que fragile.

Il faut le voir la nuit quand de ses contours sombres surgissent nos peurs enfouies. Il faut plonger son corps dans son eau glaciale pour sentir sa puissance. Ce fleuve Saint-Laurent fait partie du territoire du Québec, il le traverse, le raconte, l'organise.

J'ai osé lui confier le pire. J'ai espéré beaucoup. Qu'il m'absorbe. Qu'il me guérisse. Qu'il me noie. Qu'il m'apprenne. Que sa splendeur m'étreigne. Chaque été, comme la promesse d'une réparation, j'y retourne. Et chaque été, je sais que le jour où j'écrirai pour lui viendra. Et ce jour est arrivé sous la forme d'une main tendue. Celle d'Annick Lefebvre. Quand elle m'a invitée à écrire à ses côtés. Quand elle m'a parlé des femmes avec qui elle voulait travailler, j'ai su que ce spectacle n'allait pouvoir qu'être absolument et résolument fertile. Écrire c'est chercher à faire résonner l'intime dans le collectif.

C'est faire imbriquer des paroles, des parcours d'humains qui deviennent le nôtre. Les femmes de la pièce sont toutes en état de choc. Un peu comme moi. Un peu comme nous. La pandémie nous a tous freinés dans une continuité jamais vraiment remise en question. Subitement, la mort avait préséance sur la vie. Ces femmes qui trouvent des cadavres me ramènent à mon propre saisissement. Au nôtre. Mais est-ce que la mort, celle qui surgit parfois sans avertir, peut réveiller le bruissement saisissant de la vie ? En tout cas, je l'espère.

Faire chuchoter l'immensité

Depuis que je sais écrire, à côté de tout ce qui me sort de la plume, on colle le mot « fleuve ». Et c'est tout à fait juste de le faire. En-dedans de moi, ils coulent, naturellement, les mots. Même qu'ils coulent avec un débit considérable.

C'est cliché de l'affirmer, mais c'est comme ça. C'est une histoire de vagues, de tempêtes et de ressacs, l'écriture, pour moi. C'est inventorier — et peut-être même aussi magnifier — les trésors insoupçonnés qui s'échouent sur les berges. Mais c'est rarement une balade en ponton ! Ça prend du vent. Beaucoup. Des bourrasques du tabarnack. Si possible. Ça prend un risque de noyade. Un danger inhérent. Aussi. Souvent.

Lorsque qu'avec Rébecca Déraspe, nous avons élaboré les prémices de ce qui allait devenir *Les Filles du Saint-Laurent*, j'ai eu le réflexe d'aller planter ma tête, mes bras, mon bassin, mon sexe et mes jambes devant l'immensité du fleuve. Me mesurer à ce qui nous divise autant qu'à ce qui nous relie. Et ce que ça a fait naître, en moi, c'est un silence. Un silence trouble — voire troublant. C'est la conviction que de donner la parole au fleuve ne pouvait pas se faire dans un tourbillon de mots. Je sais pertinemment que ce qu'on attend d'une autrice fleuve qui donne la parole au fleuve, c'est qu'elle se lance dans un récit fleuve. Dans une tornade dramaturgique de pas de câlisse de bon sens. Mais ce que j'ai entre autres appris, dans les rouages de cette création, c'est que l'eau du fleuve, pour que nous puissions l'absorber et qu'elle nous soit bénéfique, il faut préalablement avoir eu la délicatesse de la filtrer, de la distiller. Alors j'ai soumis mon écriture à cet exercice désarçonnant. Pour faire chuchoter l'immensité. Et, surtout, pour permettre à son filet de voix de s'immiscer dans la fresque humaine que Rébecca a mis en mots et en émotions.

*Parce que presque toujours
Sur la grève
Quelqu'un de vivant
Se meurt de la
Parce que presque toujours
Sur la grève
Quelqu'un de vivant
Se meurt de les
Parce que presque toujours
L'après-midi
Le soir
La nuit
Les pupilles et les iris
De ceux qui restent
Se submergent
De larmes
Apprivoisées
Au fil des années
Et des rivières
Qu'ils ont fait naître
Malgré eux*

Rébecca Déraspe en collaboration avec Annick Lefebvre,
Les Filles du Saint-Laurent

Briser la glace

Quelle est la genèse de ce spectacle ?

Annick Lefebvre – Après la programmation du spectacle *Les Barbelés* à La Colline à l'automne 2017, Wajdi Mouawad m'a offert une carte blanche pour créer une nouvelle pièce. À l'époque je n'avais pas encore de projet défini mais une réflexion me revenait régulièrement en tête : j'avais envie de réunir sur scène plusieurs générations d'actrices québécoises. J'avais aussi envie d'explorer la notion de territoire, qu'il soit géographique ou intime. Et lorsqu'on parle de territoire au Québec, la figure de fleuve est centrale. Le Saint-Laurent est donc arrivé très rapidement dans l'équation. Pour apprivoiser ce cours d'eau immense, j'ai éprouvé le besoin de tendre la main à Rebecca avec qui j'avais déjà collaboré et qui, contrairement à moi, entretient un rapport émotif, personnel au fleuve. Le pont entre nos deux écritures s'est fait très simplement, l'immensité qui me freinait l'a encouragée. Et puis cette carte blanche était aussi l'occasion de convier à La Colline des artistes que j'aime, cette fois dans un rapport plus collectif.

Vous, les autrices, avez composé la distribution. Qu'est-ce qui a orienté vos choix ?

Rébecca Déraspe – Pour la plupart, ce sont des choix d'Annick. J'ai tout de suite été séduite par cette idée de mettre au plateau différentes générations de comédiennes, différents corps de femmes. C'était déjà un parti pris politique, au-delà même de l'engagement de chacune d'entre elles dans l'histoire des femmes de théâtre au Québec.

Pourquoi avoir choisi le Saint-Laurent autour duquel gravite l'ensemble des personnages ?

R.D. – Les Québécois se définissent géographiquement grâce au Saint-Laurent, on habite ou l'on vient tous du Sud, du Nord, du bas ou du haut du fleuve. Il est également la porte d'entrée par laquelle les colons ont envahi ces terres, il porte en quelque sorte notre Histoire commune.

Dans la pièce, les histoires prennent vie dans différentes villes qui longent le fleuve, cela permet d'ancrer le récit dans ce vaste territoire, de s'en faire l'écho à travers un travail choral qui pénètre l'intimité de chacun des personnages. Le fleuve est le miroir de leurs sentiments, il entre en résonance avec les situations qu'ils vivent.

À chaque parcours de femmes est associé un enjeu de la condition féminine. Est-ce une pièce féministe ?

R.D. – On pourrait croire que le choix d'aborder des enjeux féministes est conscient, pourtant ce sujet est apparu sans crier gare. Au début le texte n'était pas volontairement féministe mais de l'addition de ces parcours individuels surgit inévitablement un portrait général.

A.L. – Entrant dans l'intimité de chacun, la pièce donne à entendre les difficultés auxquelles les personnages féminins se confrontent. C'est en ce sens qu'elle interroge ce qu'est être une femme aujourd'hui. Néanmoins nous ne voulions pas invisibiliser les hommes et le personnage de Martin permet de décroisonner la pièce et de mieux appréhender les enjeux de chaque situation.

La pièce joint l'univers de l'extra-ordinaire avec la découverte des cadavres à celui de l'ultra-ordinaire, du quotidien. Que représente ce contraste ?

A.L. – Comme dans un thriller, la découverte d'un cadavre dans une fiction est ce qui lance l'action, en venant perturber les vies

quotidiennes de nos personnages. C'est ici d'autant plus extraordinaire que c'est le résultat d'un choix conscient du fleuve, un élément de la nature.

R.D. – La beauté de la fiction vient du fait qu'on accepte sans contrepartie des choses extraordinaires avec une facilité déconcertante. Ici, le fleuve parle, exprime des sentiments, fait des choix et cela nous paraît normal. C'est aussi un spectacle ancré dans l'ultra-ordinaire parce qu'il aborde l'immobilité dans laquelle les personnages féminins sont coincés, la société leur imposant des situations qu'elle n'impose pas aux hommes.

Et c'est la confrontation à la mort, un choc né de l'extraordinaire en somme, qui va leur permettre de sortir de cette inertie, de cette paralysie.

Les personnages ont un langage parfois cru, libéré sur plusieurs sujets parfois encore tabous. Pouvez-vous nous parler de ce choix ?

R.D. – C'est assez caractéristique de mon écriture. À mon sens, l'humour et le tragique se côtoient en permanence dans la vie quotidienne. C'est une preuve d'humanité très forte, je dirais même de l'hyper-humain. Cela est renforcé par une perception très personnelle du temps, dépendant des émotions qui nous traversent. C'est ce que je tente de retranscrire.

A.L. – C'est d'ailleurs ce qui me charme dans l'écriture de Rébecca ; la mienne comporte une temporalité différente, réunir les deux est complémentaire. Ce qui pouvait s'apparenter à une difficulté au début de cette aventure a offert une combinaison très riche, rythmant le texte comme une vie, avec ses ralentissements et ses accélérations inattendues. À travers cette collaboration, j'ai pu explorer d'autres pans de mon travail. Ici, je suis dans une poésie, une délicatesse que j'ai rarement expérimentées dans mes textes précédents, qui me permettent de me renouveler.

Comment appréhendez-vous la rencontre entre un public français et une écriture québécoise ?

A.L. – L'enjeu pour moi est plutôt que le texte soit compréhensible par tous les francophones. Sinon, tout le monde entretient un rapport particulier à son territoire physique ou personnel. C'est au contraire intéressant que ce soit ancré au Québec car les résonances sont fortes avec la France. Si le Saint-Laurent a une place centrale dans notre Histoire, la Loire et la Seine ont aussi joué des rôles prépondérants dans la vôtre. Les fleuves sont insaisissables, on peut y projeter ce que l'on souhaite.

R.D. – On travaille à ce que le spectateur d'où qu'il vienne, comprenne l'action et les sentiments des personnages et ne reste pas à distance du spectacle. L'important c'est en effet l'universalité des situations, pour que ce qui est raconté puisse susciter l'empathie. Le théâtre est une histoire d'empathie !

Propos recueillis le 11 octobre 2021

*Et puisqu'un homme mort n'a
de poids que si on l'a vu mort,
cent millions de cadavres semés
à travers l'histoire ne sont
qu'une fumée dans l'imagination.*

Albert Camus, *La Peste*, Gallimard, 1972

Rébecca Déraspe

Diplômée de l'École nationale de théâtre du Canada en écriture dramatique, elle signe une vingtaine de pièces de théâtre. Ses textes dont *Plus que toi*, *Peau d'ours*, *Nino*, *Le Merveilleux voyage de Réal de Montréal*, *Partout ailleurs*, *Nos petits doigts*, *Faire la leçon*, *Faire crier les murs* sont publiés et joués à travers le monde. Autrice en résidence au Théâtre La Licorne à Montréal, elle est lauréate de différentes distinctions telles que le Prix de l'auteur dramatique BMO en 2011 pour sa pièce *Deux ans de votre vie*, le Prix de la critique Meilleur texte dramatique de Montréal en 2017 pour *Gamètes*, et celui du Meilleur spectacle jeune public 2018 et le Prix Louise-Lahaye avec la pièce *Je suis William* l'année suivante. Rébecca Déraspe fait partie des jeunes autrices québécoises dont la prise de parole va de pair avec un engagement citoyen et féministe, avec Pascale Renaud-Hébert et Annick Lefebvre notamment. Toutes trois collaborent d'ailleurs en 2019 à l'écriture d'une adaptation d'*Antigone* de Sophocle. En 2018, le metteur en scène Rémy Barché met en voix *Ceux qui se sont évaporés*, texte qui recevra le Prix Michel-Tremblay. C'est le début de leur collaboration qui se poursuit avec l'écriture de *Fanny*, commande pour le festival Zoom à Théâtre Ouvert, dont la création aura lieu en novembre 2021 à la Comédie de Reims puis à Théâtre Ouvert en 2022. Rébecca Déraspe écrit et joue également dans la série audiovisuelle *Le Lexique de la polémique*, diffusée au Canada sur la chaîne Savoir Média. À travers cette émission, la dramaturge démystifie les significations et les usages pluriels de mots se trouvant au cœur de polémiques au sein de la société québécoise.

Annick Lefebvre

Après des études à l'université du Québec à Montréal, elle fonde en 2012 Le Crachoir, compagnie qui questionne le rôle de l'auteur au sein du processus de création, de production et de représentation d'une œuvre. Elle collabore en 2014 au projet 26 lettres: abécédaire des mots en perte de sens initié par Olivier Choinière au CTD'A à Montréal. Cette même année le dramaturge reçoit le Prix Siminovitch et désigne Annick Lefebvre comme sa protégée.

Outre *La Messe en 3D* qu'elle présente au festival du Jamais Lu en 2012, elle écrit *Ce samedi il pleuvait* mis en scène par Marc Beaupré en 2013, texte coup de cœur du comité de lecture du Théâtre du Tarmac en 2014, ainsi que *La Machine à révolte* mis en scène par Jean Boillot en 2015. Sa pièce *J'accuse* mise en scène par Sylvain Bélanger au CTD'A à Montréal en 2015 est lauréate du Prix auteur dramatique BMO. Revisitée par l'autrice et mise en scène par Isabelle Jonniaux, la version belge du spectacle a été créée à Bruxelles en 2017.

Sa pièce *Les Barbelés* présentée à La Colline la même année est finaliste du Prix de la critique de l'AQCT 2019. *ColoniséEs* mis en scène par René Richard Cyr est lauréat du Prix Michel-Tremblay. Au-delà des textes dramaturgiques, elle signe de nombreux courts textes pour des événements collectifs, rassemblés dans les recueils *Périphéries et Polysémies* illustrés par Vincent Partel.

Annick Lefebvre est actuellement en écriture d'*En crise*, son premier texte à destination des enfants et travaille à une adaptation franco-québécoise bilingue du *Tartuffe* de Molière. La version pour la France de sa pièce *J'accuse*, commandée par la compagnie Tabula Rasa sera mise en scène par Sébastien Bournac au Théâtre de la Cité de Toulouse en 2022. Ses textes sont publiés aux Dramaturges Éditeurs à Montréal.

Alexia Bürger

Comédienne, dramaturge et metteuse en scène québécoise, fervente des collaborations autant que des rencontres entre disciplines, elle est complice de longue date d'Olivier Choinière et signe notamment avec lui les mises en scène de *Chante avec moi* et *Polyglotte*. Elle co-crée en 2013 avec Emmanuel Schwartz le spectacle *Alfred*, premier projet d'une série qui s'inspire de personnages réels pour élaborer des fictions questionnant la notion de conditionnement, de conformisme et le pouvoir des individus au sein d'une mécanique collective. Elle conçoit, en collaboration avec Sophie Cadieux, le déambulatoire théâtral *Je ne m'appartiens plus* et œuvre sur des installations diverses mêlant matières fictive et documentaire, art visuel ou recherche sonore, telles que *Pensées courantes*. En 2017, elle met en scène *Les Barbelés* d'Annick Lefebvre à La Colline, repris au Québec au Théâtre de Quat'Sous. L'année suivante, elle crée *Les Hardings* au CTD'A à Montréal où elle est artiste associée de 2014 à 2018. Ce spectacle obtient le prix du meilleur texte – section Montréal décerné par l'Association québécoise des critiques de théâtre. Elle remporte, aux côtés de sa collaboratrice Fanny Britt, la bourse à la création Jean-Louis Roux du Théâtre du Nouveau Monde pour l'écriture de la pièce *Lysis*, qui y sera présentée en 2022. En tant que conseillère dramaturgique, elle a récemment travaillé avec Michel Rivard à la création du spectacle *L'Origine de mes espèces*, programmé au Théâtre Duceppe à Montréal.

*Il faut briser la glace
Pour dégager l'entrée des affluents
Pour prévenir les inondations
du printemps
Pour redevenir des joyaux
Il faut briser la glace
La mienne
La vôtre
Il faut briser la glace
À plusieurs.*

—
Rébecca Déraspe en collaboration avec Annick Lefebvre,
Les Filles du Saint-Laurent